

COLETTE VIVIER

8B

# Rémi et le fantôme



RÉMI  
ET LE FANTÔME

EP. 8° Y

119

8)

DL - 21 9 1966 - 13 16 8

DU MEME AUTEUR :

- L'Etoile Polaire (*Ed. La Farandole*)  
Les dix voyages d'Antoine (*Ed. la Farandole*)  
La maison des petits bonheurs. Prix Jeunesse 1939 (*Ed. Bourrelier*)  
La porte ouverte (*Ed. Bourrelier*)  
La grande roue (*Ed. de l'Amitié*)  
La maison du Loup (*Ed. de l'Amitié*)  
Entrez dans la danse (*Ed. Hachette*)  
Les compagnons du Monomotapa (*Ed. Hachette*)  
La maison des quatre vents (*Ed. G. P.*)

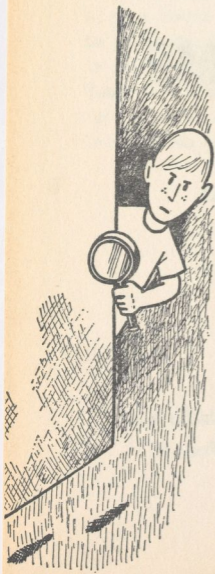
*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays*

COLETTE VIVIER

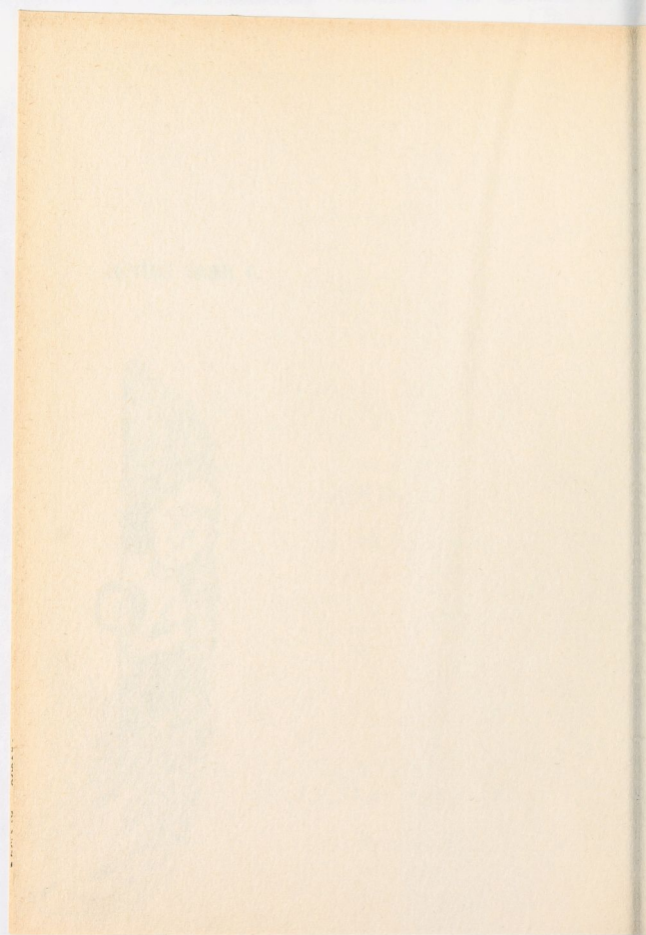
**RÉMI**  
**ET LE FANTOME**

Illustrations de Jacques KAMB

EDITIONS LA FARANDOLE  
3, Cour du Commerce Saint - André - Paris 6°



*A REMI DUVAL*



*Vendredi, 14 juin.*

Nous déménageons, nous quittons Paris pour aller habiter Versailles, le chef-lieu de la Seine-et-Oise, la capitale du Roi Soleil. Papa est triste, maman est triste, Martine est triste ; il n'y a que le petit chien Bixibo et moi qui soyons contents. Bixibo me ressemble, il adore le remue-ménage et, chaque fois qu'on déplace un meuble, il se précipite par derrière avec des gloussements de joie, comme s'il s'attendait à y découvrir un os énorme. Il ne trouve pas d'os, naturellement, mais il ramène un tas d'autres choses : un vieux crayon, un morceau de journal et, tout à l'heure, un Peau-Rouge en plomb que j'avais cherché partout, l'année dernière, quand je jouais encore à ces jeux d'enfant.

— Donne, Bixibo, donne, lui ai-je dit, là, là, bon chien !

Il aboie, je ris. Il aboie plus fort, je ris plus fort.

— Assez de tapage, Rémi, observe maman d'un ton réprobateur, en se tamponnant les yeux.

Il faut vous dire que, si nous partons, c'est parce que le directeur de la Compagnie d'assurances *La Fauvette*, où travaillait papa, a perdu tout son argent. Envolée, la fauvette, plus de Compagnie, plus rien ! Papa a été obligé de chercher



une autre situation, et il n'en a trouvé une qu'à Versailles, dans une compagnie qui s'appelle *La Fourmi*, cette fois.

— Cette nouvelle bestiole ne me dit rien qui vaille, ai-je confié à Martine,

La fourmi n'est pas prêteuse,  
C'est là son moindre défaut.

Ça prouve qu'elle en a encore bien d'autres, et je me méfie-rai, si j'étais papa.

Martine a pris son petit air.

— Comment peux-tu avoir le cœur à plaisanter, dans un moment pareil ? Tu ne vois pas comme maman pleure ? Et le pauvre papa...

— Papa n'est pas pauvre, puisqu'il a *La Fourmi*.

— Tu m'exaspères !... Et moi, mes amies d'ici, mon école, et cet affreux rez-de-chaussée qui nous attend là-bas ! Ça ne te fait donc rien de quitter notre bel appartement ?

Voilà qui m'est égal, par exemple ! Nous n'aurons plus de salle de bains ? Tant mieux, je déteste me laver. Nous n'aurons plus de salon ? Tant mieux aussi ; un salon est un lieu d'horreur où on est obligé de dire bonjour à tout le monde. Nous n'aurons plus de vide-ordures, ni de fourneau électrique ? Tant mieux encore ; le mot « vide-ordures » me donne des nausées, et quant au fourneau électrique, je m'en moque ; nous n'aurions plus de fourneau du tout que je serais encore plus content. Adieu les lentilles et les soupes qui font grandir, je me nourrirais fort bien, pour ma part, de hors-d'œuvre à la mayonnaise ! Mais les femmes compliquent toujours tout, et Martine erre d'une pièce à l'autre en poussant de grands soupirs. « Ma petite chambre... La porte contre laquelle je me cognais si souvent... Le cabinet où on m'enfermait quand j'avais été méchante... » (Charmants souvenirs, en effet !)

— Pfft, sottises que tout cela ! lui ai-je dit. Le passé est le passé, ma vieille, il faut regarder devant soi.

— Tu ne comprends rien, a-t-elle gémi.

— Et toi, tu ne vois jamais que le mauvais côté des choses.

Récapitulons plutôt leurs bons côtés :

1. — Il m'arrive un événement, enfin. Quand j'ai annoncé mon départ à Fromageot, avant d'entrer en classe, il a ouvert des yeux ronds.

— Quoi, quoi ? tu t'en vas ? à Versailles ?

Deux minutes plus tard, tous les élèves savaient la nouvelle et en parlaient de banc en banc.

— Qu'est-ce que vous chuchotez ? a demandé le professeur, M. Trignol.

— C'est Rémi qui s'en va à Versailles, monsieur ! ont-il crié.

M. Trignol m'a fait venir près de sa chaire et, quand il a eu compris ce qu'il en était, il a mis sa main sur mon épaule.

— Très bien, m'a-t-il dit, tu vas pouvoir tourner une page blanche. Tâche d'avoir un peu moins d'idées saugrenues et de mieux travailler, aussi. À onze ans, que diable, on devient un homme ; mets-toi cela dans la tête, mon garçon !

— Oui, monsieur, ai-je répondu.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté, le prof ? m'ont demandé les autres, à la récréation.

— Il m'a dit que j'étais devenu un homme, ai-je déclaré.

— Parce que tu vas à Versailles ?

— Oui, parce que je vais à Versailles.

— Oh !... ont-ils dit.

J'ai bien vu qu'ils étaient très impressionnés et qu'ils m'enviaient de m'en aller à Versailles, alors, je les ai tous

invités à venir me voir quand ils le voudraient et à visiter avec moi le château du Roi Soleil.

— Le visiter ? s'est écrié Fromageot en me toisant de haut en bas. T'imagines-tu, par hasard, que je t'ai attendu pour le faire ? Va, je le connais, ton château, je m'y suis traîné, pendant deux bonnes heures, derrière un guide qui disait en montrant le vide : « Ici, le lit de la Reine... là, les glaces de la Galerie des Glaces, le mobilier d'Aubusson... » On ne m'y reprendra pas deux fois !

— Merci du renseignement, ai-je répliqué d'un ton sec. Mais si ces explications m'intéressent, moi ?

— A ton aise, et je te souhaite de bonnes vacances, mon vieux !

2. — Car je suis en vacances, 15 jours avant eux tous, à partir d'aujourd'hui, exactement ! C'est une vraie chance, parce que j'avais une leçon de géographie très difficile à apprendre pour demain et, comme j'avais eu un 2, la dernière fois, M. Trignol s'était fâché... Enfin, n'en parlons plus, puisque je tourne une page blanche ! Et ce qui me fait plus plaisir encore, c'est que je ne serai pas là pour assister à la distribution des prix ; papa n'y pensera plus, avec tous les soucis qu'il a en tête, et il n'aura pas l'occasion de me dire, comme les autres fois : « Un malheureux accessit de dessin ! C'est tout ce que tu rapportes, petit cancre ? » Martine sera désolée, par contre, elle qui, cette année encore, avait le prix d'excellence. Cela lui apprendra à être toujours première.

3. — Et surtout, je suis fatigué de Paris. Versailles doit être tellement plus agréable ! Le Roi Soleil partageait certainement mon opinion, puisqu'il a quitté son palais du Louvre (un palais magnifique, pourtant) pour aller s'installer là-bas. J'ai d'ailleurs regardé dans le dictionnaire : « Versailles, y ai-je lu, grande cité aux rues régulières, aux larges avenues plantées de trois rangées d'arbres. Château construit

par Le Vau et Mansard. Vaste création de la royauté absolue, elle en a gardé le majestueux caractère. Trois gares. 84.400 habitants. » Trois rangées d'arbres ! Un majestueux caractère ! 84.400 habitants ! (84.404, en nous comptant.) Comment ne me réjouirais-je pas de devenir un Versaillais ?

*Lundi, 17 juin.*

Eh bien ! nous voici installés. Ce rez-de-chaussée manque évidemment un peu d'espace, mais Martine est rassérénée parce qu'elle a tout de même sa chambre à elle, par-derrière. Quant à moi, je coucherai dans le petit bureau qui est réservé à papa et je ferai mes devoirs dans la salle à manger — bonne aubaine ! Ces deux pièces-là donnent sur l'avenue, et je pourrai sortir par la fenêtre, chaque fois que j'aurai envie de prendre l'air, sans que maman me crie : « Où vas-tu encore ? » Mais, pour le moment, rien à faire, il pleut. Voilà qui est assez inattendu, dans la capitale du Roi Soleil ! Les gouttes rebondissent sur les grands trottoirs de l'avenue plantée de trois rangées d'arbres (ils sont vraiment bien renseignés, les dictionnaires !), et je vois passer de temps à autre des gens tout encapuchonnés. Cinq heures. Maman, grimpée sur une échelle, est en train d'accrocher les rideaux de sa chambre, Martine s'est enfermée chez elle pour écrire sa première lettre à sa première amie de cœur, et moi, je range mes affaires dans mon armoire, aussi lentement que possible, parce que j'ai peur que, si je n'ai plus rien à faire, maman s'en aperçoive et me demande de l'aider.

...Elle me l'a demandé, malgré tout.

— Que fais-tu, Rémi ?

— Je range mes affaires, maman.

— Ce n'était pas pressé. Enfile plutôt ton imperméable

et cours me chercher trente clous à tête ronde chez un marchand de couleurs. Voilà un franc, tâche de te débrouiller.

Le marchand de couleurs se trouvait tout à côté, dans une petite rue, entre une boucherie et un débit de vins. Sous une porte cochère, avant la boucherie, un garçon aux cheveux filasse et un autre, assez barbouillé, s'affairaient autour d'un traîneau en planches qu'ils raccommodaient avec des ficelles. Ils ont relevé la tête en me voyant passer, mais j'ai pris un air digne et je suis entré pour acheter mes clous.

La boutiquière m'a dévisagé curieusement, tout en me rendant ma monnaie.

— Ça ne seraient pas vos parents qui viennent d'emménager sur l'avenue ?

— Si, madame.

— Ah ! je me le disais bien... Joli logement, vous allez vous y plaire ; la pauvre dame qui l'habitait avant vous s'y trouvait si heureuse... Et la voilà partie...

— Où cela ?

La marchande montre le plafond, d'un geste éloquent.

— Là-haut.

— Ah ! dis-je, cette dame demeure maintenant au-dessus de chez vous ?

— Hélas ! non, beaucoup plus haut, jeune homme, au ciel... Une si bonne pratique, ah ! on la regrette, dans le quartier ! Mais j'espère que Madame votre maman prendra sa suite : produits d'entretien, articles de ménage, nous avons tout, vous pouvez le lui dire, et à des prix qu'elle ne trouvera pas chez Corbillon.

— Corbillon ?

— Une sorte de marchand de couleurs qui tient boutique un peu plus loin et qui écorche sa clientèle, un voleur, quoi — et si Madame votre maman veut se renseigner, elle n'a qu'à en parler à Madame Page qui loge dans votre maison, au premier : une de mes meilleures pratiques, elle



aussi, avec tout l'encaustique qu'elle use pour ses parquets. Son mari, Monsieur Page, travaille chez le bijoutier de la place Hoche. Oh ! ce sont des gens tout à fait comme il faut, et leurs trois fillettes sont si bien élevées, toujours à dire « bonjour » et « bonsoir » quand elles passent devant le magasin. Quelle différence avec vos voisins du second, des prétentieux, ceux-là, je suis bien placée pour vous le dire !

— Est-ce qu'ils ont aussi des enfants ? ai-je demandé.

— Un seul, et on ne le voit guère. Ces personnes se fournissent chez Corbillon, a conclu la marchande avec une moue de mépris.

Un client est entré, et j'en ai profité pour partir en ruminant toutes ces nouvelles. Trois « fillettes » au premier, un « enfant » au second... Pourvu que ce ne soit pas une fille, encore ! J'étais si consterné que je n'ai pas pu m'empêcher de ralentir le pas en arrivant près de la porte cochère ; la vue des deux garçons me réconfortait. Le blondin m'a lancé un clin d'œil.

— Sale affaire que ce traîneau ! m'a-t-il dit.

— Pourquoi ? Il ne roule pas bien ?

— Si, mais c'est les planches, elles se défont tout le temps.

— Comment voulez-vous qu'elles tiennent avec des ficelles ? Laissez-moi faire ; dès que j'aurai un moment, je viendrai vous arranger ça.

Le barbouillé a poussé le coude du blondin.

— Non, mais, écoute-le donc, il s'imagine qu'il s'y connaît mieux que nous ! Tu t'y connais mieux que nous, vieux malin ?

— Je n'ai qu'à vous regarder pour en être sûr. C'est moi qui viens de m'installer sur l'avenue, ai-je ajouté d'un air important.

— Si tu crois que nous ne le savons pas ! a répliqué

le blondin. On a été regarder, avant-hier, même qu'on a chipé de la paille qui restait sur le trottoir. La fille, c'est ta sœur ?

— Oui, ai-je dit, et ça fera une fille de plus. Quelle maison ! Est-ce que c'est un garçon, au second étage ?

— C'est un garçon, et il s'appelle Antoine : un gros patapouf qui se promène partout avec un livre sous le bras.

— Ah ! j'aime mieux ça... Allons, au revoir, les gars, je n'ai pas de temps à perdre !

Maman s'était un peu énervée, pendant mon absence :

— Je commençais à me demander ce que tu faisais ! Où as-tu donc été ?

— Mais chez le marchand de couleurs, maman, et voici tes clous. Brrr, je suis trempé ! Ce n'est pas drôle de courir les rues, sous une pluie pareille !

— Pauvre chéri ! Pourvu que tu ne te sois pas enrhumé, au moins !

— Oh ! non, maman.

Après avoir hésité, je suis entré chez Martine pour lui parler des trois filles qui habitent au-dessus de chez nous.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? a-t-elle soupiré, tout en cachetant sa quatrième ou cinquième lettre. Est-ce que tu crois que je pourrai jamais remplacer Laurette, et Mimi, et Solange ?

Mais la nouvelle avait dû l'intéresser, quoi qu'elle en dise, parce qu'elle a voulu savoir les prénoms des fillettes, et quand je lui ai avoué que je les ignorais, elle a haussé les épaules.

— C'était la première chose qu'il fallait demander, voyons ! Comme tu es négligent !

A ce moment-là, papa est rentré, dégouttant d'eau et assez mécontent de sa journée. Tous les employés de la Compagnie sont de vieux bonshommes avec des calots sur la tête, et le directeur est encore plus vieux qu'eux, tout



barbu, tout blanc. Une vraie Fourmi préhistorique, en somme.

— Enfin, c'est mieux que rien ! a-t-il dit. Quel temps !... Les enfants t'ont-ils aidée, Lisette ?

— Euh !... a murmuré maman.

— J'ai rangé mes affaires, a dit Martine.

— Moi aussi, ai-je ajouté, et j'ai été acheter trente clous.

— Voilà qui est bien, a déclaré papa. Est-ce que le dîner est prêt ?

Maman a poussé un petit cri : elle avait oublié l'heure du dîner, avec ses rideaux ! Mais papa a assuré que ça n'avait pas d'importance et il est ressorti pour acheter des pâtés en croûte, des pommes de terre en salade et quatre choux à la crème. Tout était délicieux, et je me disais, en mangeant mon chou, que ce serait bien agréable si maman oubliait de préparer le dîner, de temps à autre.

*Mardi, 18 juin.*

Versailles est décidément une belle ville, une très belle ville. On peut la trouver un peu triste, avec ses avenues qui se ressemblent toutes et où il ne passe presque jamais personne, mais, comme dit papa, c'est reposant, après le tourbillon de la vie parisienne, cela permet de se replier sur soi-même. Quant au château, il est magnifique. Nous avons été le voir, Martine et moi (il ne pleut plus), et Martine aurait bien voulu le visiter, mais ce que m'avait dit Fromageot m'inquiétait un peu, de sorte que j'ai refusé tout net. Nous nous sommes donc contentés d'en faire le tour, et je l'ai trouvé bien plus grand que je ne l'avais imaginé, d'après l'image qui est dans mon Histoire de France. Quel mal ont dû se donner Le Vau et Mansard pour le construire, je suis

sûr qu'il a au moins mille fenêtres ! Le parc est immense, lui aussi, mais il est malheureusement comme tous les parcs et on ne peut rien y faire de ce qu'on veut. Toutes les pelouses sont défendues, la pièce d'eau des Suisses ne contient presque pas d'eau, et, dans le canal qui est plein jusqu'au bord, il est interdit de lancer le moindre petit bateau. Nous en avons été réduits à nous promener dans les allées, c'est tout dire ! Je ne me suis d'ailleurs pas trop ennuyé, parce que Martine (elle est vraiment savante !) m'a parlé du temps où Louis XIV habitait là, avec toute la foule de ses courtisans, et il y en avait tant, de ces courtisans, que beaucoup d'entre eux couchaient dans des soupentes, faute de place.

— Comme j'aurais aimé ça ! me suis-je exclamé.

— Tu ne te rends pas compte de ce que c'était, m'a-t-elle dit. Songe que tu aurais été obligé de te lever de très bonne heure, tous les matins, pour assister au lever du roi, et, même si tu avais été fatigué, il aurait fallu que tu y ailles, que tu prennes part aux bals, aux fêtes, aux chasses ; Louis XIV aurait été furieux si tu ne l'avais pas fait.

— Bah ! puisqu'il y avait tant et tant de courtisans, il ne pouvait pas les compter sur ses doigts, et s'il y en avait eu un de moins — moi, par exemple — il ne s'en serait pas aperçu.

— On le lui aurait dit, les gens rapportaient tous et ils racontaient pis que pendre les uns sur les autres pour se faire bien voir du roi.

— Décidément, mieux vaut vivre en république ! On rentre ?

En arrivant devant notre porte, voici que nous apercevons trois filles noiraudes dont la plus grande poussait une voiture d'enfant : les demoiselles Page, sans aucun doute. Ah ! mes amis, les belles demoiselles ! Petits cols blancs, chaussettes bien tirées, nattes tirebouchonnantes, yeux sagement baissés.

**COLLECTION MILLE ÉPISODES**

# **REMI ET LE FANTÔME**

La Petite Famille aurait été une pension bien tranquille, trop tranquille pour le goût de Rémi, si... Si elle n'avait paru hantée. Les tableaux se décrochaient tout seuls des murs, les objets changeaient de place et, dans les ténèbres, des pas et de longs frôlements se faisaient entendre. Rémi, armé d'une loupe, d'une torche électrique et d'une provision de chewing-gum, et secondé par sa sœur Martine et le gros Antoine, entreprend d'éclaircir le mystère et d'éliminer un par un les suspects.

Après de nombreuses aventures, tous trois s'introduisent de nuit dans la chambre de l'oncle disparu. Au moment où ils découvrent le code singulier — PR 43 et 9 - 57 et 2 - 72 et 4 - CH. 108 — dans le couloir, des pas...

C'est par le journal plein de verve de Rémi que l'on est tenu au courant de la campagne contre le fantôme, riche de rebondissements imprévus et de situations comiques.

(A partir de dix ans.)

**ÉDITIONS LA FARANDOLE**

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 01088026 9

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

